



---

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Author(s): Charles Clermont-Ganneau

Source: *Revue Archéologique*, Troisième Série, T. 28 (JANVIER-JUIN 1896), pp. 138-153

Published by: Presses Universitaires de France

---

# NOTES

## D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

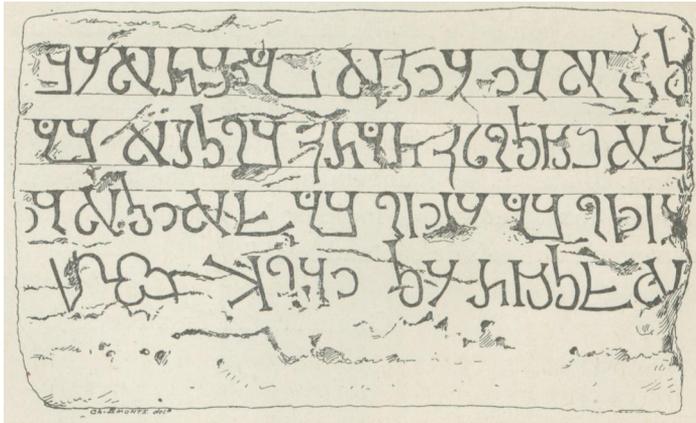
---

§ 1<sup>1</sup>.

### Les épimélètes de la source sacrée de Ephca à Palmyre.

L'inscription palmyrénienne de la série de Vogüé, n° 95<sup>2</sup>, est une de celles dont le sens est le plus obscur et qui ont provoqué le plus de commentaires divergents<sup>3</sup>.

C'est une dédicace gravée sur un petit autel en calcaire dur. L'original, copié par M. Waddington dans le cimetière musulman de Palmyre, a été, depuis, transporté à Constantinople, où j'en ai pris un bon estampage en 1872.



1. La substance des §§1-12 a été communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans ses trois premières séances du mois de janvier 1896.
2. De Vogüé, *Syrie centrale, inscriptions sémitiques*, p. 65.
3. Voir, entre autres : Noeldeke, *Zeitschrift der deutsch. morg. Gesellsch.*,

Je ne m'attarderai pas à revenir sur les points acquis, et à discuter par le menu les points douteux en critiquant les diverses solutions peu satisfaisantes qu'on en a présentées.

Je me bornerai, pour marquer par la divergence même des interprétations les difficultés de ce texte vraiment énigmatique, à citer les traductions qu'en ont successivement proposées MM. de Vogüé et Halévy.

Voici celle du premier :

« En l'honneur de la fontaine bénie ! consacré par Bolana, fille de Azizou, fils de Azizou, fils de Seeila, purifiée de deux malédictions. Accompli de sa main. »

Voici celle du second :

« Au Maître de la fontaine bénie. (Ceci a été) fait, avec deux attisoirs, par Bolana, fille de Azizou, fils de Azizou, fils de Scheila, qui a été guérie par lui. »

Voici comment, à mon tour, je proposerai de transcrire et de traduire <sup>1</sup> :

לגדא די עינא בריכתא עבד	1
באפמלוטן תרתן בולנא בר	2
עזיו בר עזיו בר שאילא די	3
אשלמת על יודה	4

« A la *Tyché* de la source bénie. A fait Bolana, fils de Azizou, fils de Azizou, fils de Cheeila, dans (les) deux exercices d'*épimélète* qui ont été accomplis par lui. »

Je considère le 4<sup>e</sup> caractère de la ligne 2, pris unanimement jusqu'ici pour un *samech*, comme étant, en réalité, un *phé*. On

vol. XXIV, p. 98; Blau, *id.*, vol. XXVII, p. 356; Mordtmann, *id.*, vol. XXXVIII, p. 585; Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, p. 69; Praetorius, *Beitr. z. Erkl. d. himj. Inschr.*, III, 49; etc...

1. J'adopte, pour le premier mot, la lecture de M. Mordtmann, confirmée par l'estampage. Je rejette les *taw* dont on avait tout à fait arbitrairement supposé l'existence à la fin des lignes 1 et 2, pour les besoins de la cause, à l'effet d'obtenir les mots féminins [עבד]ת, « elle a fait » et [בר]ת, « fille », et de rendre compte ainsi du féminin embarrassant אשלמת, qui apparaît à la dernière ligne.

sait que ces deux lettres se ressemblent beaucoup dans l'alphabet palmyrénien et prêtent à de faciles confusions. Le caractère en question a bien, sur l'estampage, sa tête armée d'un petit trait faisant crochet, trait qui, généralement, aide à distinguer le *samech* du *phé*; mais il est à noter qu'ici ce trait, peu développé d'ailleurs, est retroussé en arrière, au lieu d'être projeté en avant, comme il l'est d'ordinaire dans le *samech*. On a, du reste, quelques rares exemples d'une amorce de ce genre dans la tête du *phé*<sup>1</sup>.

J'obtiens, ainsi, le mot אפמלוטון, à rétablir en אפמלוטון, *epimélè-toutn*, duel — ou, si l'on préfère, puisque nous sommes en araméen — pluriel régulier de אפמלוטות, *epimélètoût*, substantif féminin abstrait tiré du grec ἐπιμελητής, et signifiant « charge d'*épimélète* ou curateur »<sup>2</sup>. Le mot est formé par l'addition de la désinence ות, *oût* au radical grec, exactement comme le palmyrénien אסטרטגות<sup>3</sup>, « charge de stratège », de στρατηγός; בלהדרות<sup>4</sup>, « présidence », de πρόεδρος.

La préposition ב, qui régit ce mot, a bien ici la valeur circonstancielle de temps que je lui attribue, comme le montrent les expressions : באסטרטגותה, « pendant son stratégat »; בבלהדרותה די, « pendant la présidence de... ». Comparez encore : בענושות<sup>5</sup>, « pendant l'exercice de trésorier ». Les Palmyréniens auraient dit de même : באסטרטגון « pendant deux stratégats », etc... On croyait généralement jusqu'à ce jour que cette préposition avait dans notre inscription la valeur de « avec », parce qu'on voulait à toute force chercher dans le mot qu'elle gouverne un nom d'objet matériel; mais ב ne s'emploie pas dans ce sens en palmyrénien; et, d'ailleurs, le verbe אשמלת, qui apparaît plus loin, implique plutôt non un achèvement, mais l'accomplisse-

1. Voir le n° 40 des *Sculptures et Inscriptions de Palmyre*, par Simonsen, et une inscription du British Museum citée dans la *Tabula scripturae Aramaicae*, d'Euting (colonne 24).

2. Cf., pour la phonétique, la façon dont le palmyrénien rend dans le *Grand Tarif* (II, l. 10, et II B, l. 17) le mot μηλοτή « toison » = בולטא.

3. De Vogüé, *op. c.*, Palmyr., n° 17.

4. *Grand Tarif bilingue*, l. 2.

5. De Vogüé, *op. c.*, n° 124.

ment d'une chose non matérielle. Ce  $\alpha$  a presque ici la valeur de « à l'occasion de ».

Ce qui rend cette explication très plausible, c'est l'existence d'une inscription grecque de Palmyre<sup>1</sup> nous donnant le nom même de cette source sacrée des Palmyréniens : Ἐφκα. C'était une source thermale, objet d'un culte confié précisément à des épimélètes :

ἐπιμελητῆς αἰρεθεῖς Ἐφκας πηγῆς ὑπὸ Ἰαριβῶλου τοῦ θεοῦ.

Par une coïncidence curieuse, le curateur mentionné dans cette inscription, datée de l'an 162 de notre ère, est un homonyme du nôtre; il s'appelle Bôlanos, fils de Zenobios, fils d'Airanos, fils de Mokimos, fils de Maththas. Mais ce n'est qu'un homonyme; car, ainsi qu'on le voit, la généalogie diffère. En outre, notre épimélète Bolana, semble bien, par sa généalogie, avoir été le frère d'un certain Julius Aurelius Ogga, qui apparaît dans deux inscriptions palmyréniennes<sup>2</sup> datées des années 254 et 259 de notre ère; il vivait donc près d'un siècle après son prédécesseur.

Notre inscription nous montre ainsi, d'une part, que la charge d'épimélète de la source sacrée de Palmyre était temporaire, et d'autre part, qu'on pouvait l'exercer à deux reprises. Notre Bolana avait été deux fois épimélète, exactement comme le greffier Malé Agrippa<sup>3</sup> avait été greffier pour la seconde fois : אפמלמא די תרתיא, γραμματέα γενόμενον τὸ δεύτερον. Dans une inscription autrement libellée, il eût été qualifié de : אפמלמא (א) די תרתיא, ἐπιμελητῆς γενόμενος τὸ δεύτερον.

L. 4. אשלמא, « ont été accomplies » est un nouvel exemple du passif araméen interne, à enregistrer à côté de ceux qui ont déjà été relevés<sup>4</sup> יזבן, יכתב, etc...; cf. le nabatéen אבני<sup>5</sup> (si, toutefois, le sens est bien celui qu'on a admis).

1. Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 2571 c. L'inscription a été trouvée encore en place, auprès de la grande source chaude. Nombre d'inscriptions grecques de la Syrie font mention d'épimélètes.

2. De Vogüé, *op. c.*, nos 17 et 18.

3. De Vogüé, *op. c.*, n° 16.

4. Sachau, *ZDMG.*, 1883, p. 564.

5. *Corp. inscr. sem., Aram.*, n° 158.

Celui que je reconnais dans notre inscription est particulièrement instructif, parce que c'est un passif de la forme *aphel* = *hophal*, ou, plus exactement, *ophal*. On a voulu, en effet, considérer ces francs passifs cités plus haut, comme des pseudo-passifs; ce sont, a-t-on dit, des *ithpeal* contractés, dont l'adformante *th* serait assimilée à la première radicale redoublée, comme qui dirait des *ippeal*<sup>1</sup>. Or, il est difficile, ici, de soutenir cette hypothèse, étant donné la place spéciale qu'occupe l'adformante dans les verbes commençant par une sifflante; le réfléchif de שלם serait אשתלם; par suite, nous devrions avoir אשתלמת, « ont été accomplies ». Dans ces conditions, la disparition du *taw* ne serait plus explicable phonétiquement. D'autre part, le mouvement général de la phrase, telle que je l'établis, exige impérieusement le passif. Tout s'accorde donc pour nous montrer que notre verbe est bien réellement à cette voix. La conséquence s'étend naturellement aux autres cas contestés.

Quant à l'accord du verbe, qui est à la troisième personne du féminin singulier du parfait, avec un sujet qui, lui, est au féminin pluriel ou, plus exactement duel, אכלמתוך... אשתלמת, cet accord n'a rien d'inadmissible. Il est, au contraire, tout à fait conforme au génie des langues sémitiques. Il suffit de se rappeler la façon dont procèdent pour ce genre d'accords, non seulement l'arabe, mais l'hébreu lui-même<sup>2</sup>; cf., par exemple : עיניו קמה, « ses deux yeux étaient fixes »<sup>3</sup>.

על ידיה (et non ידיה), « par ses mains », c'est-à-dire « par lui », correspond exactement à la formule على يديه, de l'épigraphie arabe<sup>4</sup>.

1. R. Duval, *Revue des Études juives*, VIII, 57-63. Cf. Reckendorf (*ZDMG.*, 1888, p. 398) qui répugne également, à tort, je crois, à admettre l'existence du passif en palmyrénien.

2. Voir sur ce sujet les réflexions d'Ewald, *Ausführliches Lesebuch*, p. 781.

3. I *Samuel*, iv, 15. Il s'agit de l'infirmité du grand prêtre Éli. Cf. I *Rois*, xiv, 5, où, dans la même expression, le verbe est au pluriel masculin : קמו עיניו.

4. Voir sur la valeur de cette formule arabe : Casanova, *Mémoires de la Mission arch. du Caire*, VI, p. 348, et *Sceaux arabes en plomb*, p. 8.

## § 2.

**Un nouveau mois dans le calendrier palmyrénien.**

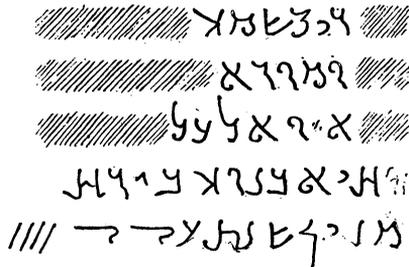
A la ligne 4-5 du n° 80 de la série palmyrénienne de Vogüé (*op. c.*), au lieu de :

בִּירַח [כְּנֻן] , « au mois de Kanoun »,

il faut lire :

בִּירַח מִיָּנִין , « au mois de *Minian*. »

La copie de M. Waddington donne clairement ce nom de *Minian* qui, à la rigueur, pourrait être lu *Qinian* (קִינִין) :


  
 The image shows four lines of Palmyrene script. The first three lines are almost entirely obscured by diagonal hatching. The fourth line is clearly legible and reads 'מינין' (Minian). The fifth line is partially obscured by hatching and reads 'בירח מינין' (Biraḥ Minian).

J'ai démontré l'existence, dans une autre inscription palmyrénienne inédite, de ce mois de *Minian*, jusqu'ici inconnu, dont le nom semble signifier « le mois du comput », et j'ai essayé d'en déterminer la place et le rôle particulier dans le calendrier palmyrénien, sur la constitution duquel il jette une lumière inattendue.

1. Voir sur ce sujet le mémoire que j'ai communiqué à l'Académie en décembre 1895 et janvier 1896, mémoire qui sera publié *in extenso* dans le volume II de mes *Études d'Archéologie orientale*.

## § 3.

**Les anciens mois arabes 'Αγγαλθαβασίθ et 'Αλεώμ.**

Ces mois commençaient respectivement, d'après saint Épiphane, le 18 octobre et le 17 décembre. Ils correspondaient, par conséquent, exactement aux mois de Dios et de Audynaios du vieux calendrier dit des « Arabes », conservé dans l'*Hemerologion* de Florence <sup>1</sup>.

Je crois qu'on peut les identifier avec les mois appelés 'Αγ et Γελών (formes altérées ou mutilées) dans le calendrier des Héliopolitains de Syrie, conservé dans le même *Hemerologion*. 'Αγ commençait le 22 novembre et Γελών le 22 janvier; ils se trouvent donc occuper le même rang et la même place relative dans les deux calendriers respectifs, étant séparés l'un de l'autre par un mois intermédiaire.

Quant à l'écart des équivalences de quantièmes (35 jours, soit 1 mois + 5 jours), il s'explique par le fait que le calendrier dit des « Arabes » est réglé sur l'année solaire du style égyptien (12 mois de 30 jours + 5 épagomènes), tandis que celui des Héliopolitains l'est sur l'année julienne; et que tous deux doivent dériver d'un calendrier primitif réglé sur l'année lunaire (avec mois embolime). La transformation s'est opérée indépendamment, et à des moments différents: chez les premiers, au cours d'une année simple; chez les seconds, au cours d'une année à intercalation embolimique; d'où la différence de 30 jours. Quant à la différence des 5 jours, elle est fonction du jeu des épagomènes.

1. Ideler, *Handbuch...*, I, p. 347.

## § 4.

**Gemme représentant peut-être le portrait d'un satrape.**

Cette améthyste, publiée pour la première fois au xvii<sup>e</sup> siècle par Agostini, a vivement piqué la curiosité de la plupart de ceux qui s'occupent de glyptique. On y voit gravée une tête d'homme, barbu, de profil, coiffé d'un casque historié, sans cimier. Derrière, une petite figurine de femme, nue, debout, tenant une draperie (?); devant, un caractère, ou un groupe de caractères, qu'on a considérés comme puniques.

Les opinions les plus diverses ont été émises sur l'identité du personnage<sup>1</sup>. Les uns ont voulu y reconnaître le portrait de Massinissa; d'autres, celui du général carthaginois Hamilcar Barca; d'autres, celui de Périandre, tyran de Corinthe.



Si la légende, et la pierre elle-même, est authentique, — ce que je ne saurais dire, l'original ou, à défaut, l'empreinte de Stosch ne m'étant pas accessible<sup>2</sup> — je proposerais de voir, dans

1. Voir pour la bibliographie, très nombreuse, du monument, S. Reinach, *Pierres gravées*, p. 21; cf. pl. 13.

Puisque j'ai l'occasion de citer cet ouvrage, appelé à rendre de bons services aux archéologues, j'en profiterai pour signaler une correction à faire à la p. 54 : la gemme de Gori (II, 23, 1), reproduite à la pl. 53, ne porte pas une « inscription de fantaisie »; c'est la fameuse sardoine phénicienne du Musée de Florence, inscrite au nom d'*Abibaal*. Voir sur ce monument, et la réplique grossière qui en été faite par un faussaire, mes *Fraudes archéologiques en Palestine*, pp. 270-291 : *La fausse intaille du Cabinet I. et R. de Vienne*.

2. Depuis, j'ai reçu, grâce à l'obligeance du D<sup>r</sup> H. Schaefer, directeur du Musée de Berlin, une contre-épreuve de l'empreinte de Stosch; malheureusement, le monogramme est resté en dehors du champ de l'empreinte. La gemme originale a disparu du Musée de Florence. La gravure ci-dessus est un fac-similé de la reproduction donnée par Gori, reproduction que M. S. Reinach a bien voulu mettre à ma disposition. Il est superflu de faire remarquer que le dessin de Gori est traité dans le goût de l'époque; c'est un bel infidèle qui ne traduit que très approximativement le style même de l'intaille.

les prétendus caractères puniques, le monogramme grec  $\Psi$ . Il suffit, pour s'en rendre compte, de regarder la gemme en l'orientant horizontalement selon son grand axe, de façon à amener la tête à la position de supination.

Ce monogramme se décompose visiblement dans les lettres  $\Upsilon\Sigma\Upsilon$ , dont les combinaisons possibles sont assez limitées en grec; la plus vraisemblable est encore celle que j'ai indiquée en dégageant les trois caractères dans l'ordre ci-dessus.

On serait assez tenté de chercher dans  $\Upsilon\sigma\tau$ ... le commencement de quelque nom perse, tel que  $\Upsilon\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\pi\eta\varsigma$ ,  $\Upsilon\sigma\tau\acute{\alpha}\nu\eta\varsigma$ ,  $\Upsilon\sigma\tau\acute{\alpha}\lambda\mu\eta\varsigma$ , etc... D'autre part, la tête casquée, dont le caractère exotique a frappé tous les archéologues, me paraît rappeler d'une façon sensible celles qui figurent sur plusieurs monnaies de satrapes, battues dans les satrapies occidentales, par exemple, certaines pièces de Pharnabaze et de Datame, si ce n'est que sur ces pièces — du moins celles que j'ai pu voir — le casque est à cimier.

Aurions-nous sur cette gemme le portrait d'un satrape, plus ou moins connu dans l'histoire, qui, sacrifiant aux modes helléniques très en faveur sous les Achéménides, avait confié à un artiste grec le soin de reproduire ses traits ?

### § 5.

#### **L'inscription minéenne du sarcophage ptolémaïque du Musée du Caire.**

Dans la première partie de la longue épitaphe gravée sur ce sarcophage en bois, qui a été découvert dans ces derniers temps en Égypte et qui constitue l'un des monuments les plus importants de l'épigraphe sabéenne, il est dit que le défunt Zaidil vint en Égypte sous le règne de Ptolémée, fils de Ptolémée.

Le nom du second Ptolémée était suivi d'un mot dont il ne

reste plus que les dernières lettres, au commencement de la ligne 2, lettres qu'on a lues jusqu'ici :  $\text{D}\Gamma$ ...

Toutes les restitutions plus ou moins ingénieuses qu'on a proposées, sur cette donnée paléographique, me paraissent inacceptables. En effet, elles pèchent toutes par la base, car elles impliquent que la barre disjonctive, qui devait, comme d'habitude, marquer la fin du mot, aurait été omise par le graveur.

Cette barre est indispensable, et elle constitue un élément essentiel du problème. Je propose de l'emprunter à la haste de gauche du caractère mal conservé, qu'on a pris unanimement pour un  $\Gamma$  (=  $\text{C}$ ) et qui serait à dissocier en :  $\Gamma\text{H}$  (=  $\text{I}\Gamma$ ).

Le caractère qui précède immédiatement est extrêmement fruste; il semble présenter les traces, très faibles, d'un  $\Theta$  ( $\text{H}$ ). S'il était permis de négliger ces apparences, assurément la restitution la plus simple et la plus naturelle serait celle de  $\text{C}\Gamma[\text{M}\text{L}\text{K}]$ , « le roi », titre tout à fait en situation et formellement exprimé à la ligne 3, après le nom de Ptolémée.

Que si, au contraire, on maintient le  $\Gamma$ , il nous faudrait trouver quelque épithète caractéristique qualifiant Ptolémée et se terminant en  $\Gamma$ . Dans ce cas, on penserait aussitôt au surnom de  $\Phi\upsilon\sigma\alpha\omega\text{v}$  ( $\text{C}\Gamma[\text{C}\text{C}\text{C}]$ ) donné à Ptolémée VIII.

A vrai dire *Phyiskôn* était un sobriquet peu flatteur; et il serait singulier qu'il eût figuré du vivant même du roi, dans son protocole officiel, qui était *Sôtèr*, *Philadelphos* et *Philométor*<sup>1</sup>. Il fallait un certain recul historique pour qu'il pût s'attacher publiquement au nom du roi. Cette condition ne serait pas impossible à obtenir, en ce qui concerne notre inscription minéenne, si l'on admettait, chose parfaitement possible, que le roi Ptolémée, sous le règne duquel Zaidil est mort (l. 3), différent de celui sous le règne duquel il était venu s'établir en Égypte (l. 1), était Ptolémée XII Aulètès (80-51 av. J.-C.), fils illégitime de Ptolémée Lathyros (117-81 av. J.-C.). Arrivé en Égypte vers la fin du règne de ce dernier prince, de Ptolémée Lathyros, fils de

1. C. I. G., nos 4678, 4716 e, add. 4897, tit. b.

Ptolémée Physkôn, notre Zaidil aurait vu successivement les règnes, plus ou moins éphémères, de Cléopâtre, veuve de Physkôn, d'Alexandre I et d'Alexandre II, et serait mort la 22<sup>e</sup> année de Ptolémée Aulètès, soit l'an 58 avant notre ère. A cette époque, le souvenir de Ptolémée Physkôn était déjà assez lointain pour que ce prince, d'assez triste mémoire, au demeurant, pût être désigné sans incongruité par le surnom sous lequel il fut, d'ailleurs, connu de bonne heure dans l'histoire<sup>1</sup> et qui, après tout, n'est guère plus choquant que celui de *Louis le Gros*.

La restitution [מכר] = Μακρόν, qui serait, à la rigueur, matériellement possible, nous reporterait aux premiers Lagides, ce qui, à tous égards, est bien peu vraisemblable.

A la ligne 2, le mot énigmatique חכח est peut-être à rapprocher du mot identique, engagé dans le groupe, non moins embarrassant : חסחמח, de la stèle araméenne de Saqqara<sup>2</sup>. Sans doute, c'est un peu *obcurum per obscurius*; mais le rapprochement est d'autant plus indiqué que les deux monuments ont le même caractère funéraire et que les deux textes, araméen et sabéen, sont imprégnés au même degré d'idées égyptiennes.

Pour rendre compte étymologiquement de יפקר, au sens de « mourir », au lieu d'aller chercher bien loin des analogies contestables, le plus simple serait peut-être de rapprocher l'arabe فرق (فارق), même sens; les deux racines ne différeraient que par une de ces interversions (dans leurs deux dernières radicales), dont les anciens dialectes arabes nous offrent plus d'un exemple, interversion favorisée ici par la nature même de la lettre *r*. Cf., à ce point de vue phonétique, l'araméen פריקה, פרקא et l'arabe فقرة, *vertèbre*.

1. Voir le fragment de marbre du Capitole, *C. I. G.*, n° 6355 *d*.

2. *C. I. S.*, *Aram.*, n° 122.

## § 6.

**Le waw final des noms propres nabatéens : ou ou o ?**

Cette désinence caractéristique du nabatéen se prononçait-elle *ou*, comme on l'a admis jusqu'ici par hypothèse ? Disait-on, par exemple, בלכוי, *Malikou* (n. pr. d'homme) ; נבטוי, *Nabatou* (nom de la Nabatène), etc. ; ou bien : *Maliko*, *Nabato*, etc. ?

Une inscription grecque du Haurân<sup>1</sup>, à laquelle on n'a pas prêté assez d'attention, me semble impliquer qu'on prononçait en réalité, au moins sur certains points et à une certaine époque, *o*, et peut-être même *ô*. J'y relève, en effet, les noms propres, certainement *au nominatif* d'après la teneur même de la phrase : Οὐαβώ, Σαβαώ, Νακνακίω = שבועי, יהבו, נקנקיר\* (cf. l'arabe نقق).

C'est le seul cas que je connaisse où les terminaisons nabatéennes originales apparaissent à nu, sans être masquées par des désinences grecques déclinales.

## § 7.

**Inscription gréco-nabatéenne de Medaba (Moabitide).**

La première ligne de ce texte très intéressant, mais malheureusement bien mutilé, débute par le nom de l'auteur de la dédicace. Ce nom se présente sous cette forme : ΑΒΔΑΛΛΑΚΑΝΑΝΑΟΥ. Le P. Germer-Durand<sup>2</sup> le lit et le transcrit ainsi : 'Αβδάλλας Σανα...ου, « Abdallah, fils de Sana... »

Je propose de lire, en coupant différemment et en restituant la troisième avant-dernière lettre qui manque : 'Αβδάλλας 'Ανά[μ]ου, « Abdallas, fils de Anamos. » Le patronymique n'est autre chose

1. Waddington, *Inscrip. gr. et lat. de la Syrie*, n° 2245.

2. *Revue biblique*, 1895, p. 590.

que le nom nabatéo-grec très fréquent Ἀναμος = ענמו, 'Anamou<sup>1</sup>. Quant à Ἀδάλλας, c'est la transcription fort exacte du nom nabatéen qui se présente au Sinaï sous la forme עבדאלה, *Abd-allah*; on remarquera l'élimination de la désinence casuelle *i* dans la transcription grecque. On rencontre aussi la forme עבדאלה, à Medāin Sāleh<sup>2</sup>, et, à Palmyre, la forme contractée עבדלה<sup>3</sup>.

A la ligne 6, dans la lacune qui suit καταστάσεως, il devait y avoir probablement, non pas le nom de la ville, mais seulement, selon l'habitude, les mots τῆς πόλεως, qui fournissent juste le nombre de lettres voulu pour combler le vide.

L'an 19 d'Antonin — s'il s'agit d'Antonin le Pieux — = 157 de J.-C. — donnerait pour époque de l'ère de la ville : (MT) 340-157 = 183 avant J.-C. Cette dernière date paraît bien haute et ne correspond à aucun événement saillant de l'histoire de Medaba. Peut-être les lettres numériques lues MT sont-elles à modifier?

La fin de la dernière ligne contenait, paraît-il, quelques lettres nabatéennes; « quelque chose comme כנברכא », dit le P. Germer-Durand. Le moindre bout de croquis aurait mieux fait notre affaire que cette transcription par à peu près. Ne nous cacherait-elle pas, par hasard, le nom même de la ville de *Medaba*? Si, par la pensée, on met sous ces lettres hébraïques les lettres nabatéennes correspondantes, l'on obtient un groupe qui, étant données les incertitudes propres à cet alphabet, ressemblerait passablement au nom sémitique de Medaba, soit la forme biblique מידבא, *Meideba*, soit, mieux encore, la forme moabite originale מוהדבא, *Mahdeba* que nous a révélée la stèle de Mésa<sup>4</sup>. En tout cas, l'apparition du nabatéen à Medaba n'est pas pour nous surprendre, cette ville nous ayant déjà fourni une très im-

1. Ou 'Anamo, d'après l'observation du § 6.

2. *C. I. S., Aram.*, n° 238. A moins qu'il ne vaille mieux lire la copie, un peu incertaine, de M. Doughty : עבדאלגא, 'Abdelga, nom connu d'autre part.

3. *Zeitschr. der. deutsch. morgen. Gesellesch.*, XXXVIII, p. 588.

4. La forme conjecturale מוהדבא ne serait pas non plus, à la rigueur, impossible en nabatéen. Cf. l'arabe مادي.

portante inscription dans cette langue et ayant été, comme je l'ai montré autrefois<sup>1</sup>, occupée, dès l'époque des Macchabées, par la tribu nabatéenne des Benê Ya'amrou, ou *filis de Iambri*.

## § 8.

**Dédicace au dieu Arabe (Djerach).**

Le P. Germer-Durand lit et traduit ainsi<sup>2</sup> l'inscription gravée sur une très intéressante stèle provenant de l'antique Gerasa :

Ἔτους β̄ισ, δαισίῳ α', ὑπὲρ τῆς τῶν Σεβαστῶν σωτηρίας, θεῷ Ἀραβικῷ Ἐπηχος Δημητρίῳ Μαλκίου τοῦ καὶ Νεικομάχου, τὸν βωμὸν ἀνέθηκεν.

« L'an 212, le 1<sup>er</sup> de Daisios. Pour la santé des Augustes, Épikos Démétrius, fils de Malcius Nicomaque, a dressé cet autel au dieu de l'Arabie. »

Je crois qu'il y a lieu d'introduire des modifications assez sensibles dans la lecture des lignes 4 et 5, ainsi figurées :

ΞΕΩΑΡΑΒΙΚΩΕΠΗΚ □  
ΔΗΜΗΤΡΙΟΚΑΚΙΟ □

J'ai peine à voir, dans le complexe à ligatures terminant la ligne 4, un nom propre Ἐπηχος, d'ailleurs inconnu dans l'onomastique grecque.

Je propose de restituer ἐπηρόω, « qui exauce », en considérant la lettre inscrite dans l'intérieur du □ comme un W plus ou moins net ou bien conservé ; ce serait, dès lors, l'épithète d'un usage rituel si fréquent, et le mot serait à joindre à l'expression qui le précède immédiatement : θεῷ Ἀραβικῷ ἐπηρόω.

Le véritable nom de l'auteur de la dédicace aurait donc été *Demetrios* tout court.

Quant au patronymique lu Μαλκίου, à la fin de la ligne 5, il

1. *Journal Asiatique*, mai-juin 1891, p. 540 et seq.

2. *Revue biblique*, 1895, p. 385.

m'inspire également de grands doutes. Malgré certaines apparences, il me semble difficile de le rattacher au nom nabatéen si répandu de *Malkou*, transcrit ordinairement *Μάλκος*. Le *kappa* ne répondrait pas normalement au *kaph* sémitique =  $\chi$ ; de plus, la terminaison *ιος* ne s'expliquerait pas.

Pour ces diverses raisons, je propose de lire *Ἀλκίου*, en considérant le groupe **ΑΛ** comme formé tout simplement de **A + Λ** juxtaposés au point de se toucher; si ce groupe était réellement un complexe formé de la combinaison **M + A + Λ**, le **M** serait ici, autant qu'on peut s'en fier à la figuration typographique, d'un type différent des autres **M** de l'inscription, qui sont à branches verticales et non à branches obliques.

*Ἀλκίος* est un nom connu dans l'onomastique grecque; en outre, il semble avoir été assez en faveur chez les populations hellénisantes de Syrie. Je l'ai rencontré deux fois en Palestine: 1° dans la série des inscriptions bilingues hébraïques et grecques marquant la limite périphérique de Gezer; 2° sur un sarcophage ou ossuaire venant d'un antique tombeau juif de Lydda<sup>1</sup>.

L'an 212 doit être certainement calculé non d'après l'ère de Bostra — ce qui nous rejeterait en l'an 318 J.-C., mais d'après l'ère de Pompée, qui, ainsi que je l'ai démontré, est employée dans plusieurs autres inscriptions de Gerasa<sup>2</sup>. Cela nous donnerait 148 J.-C. Les Augustes mentionnés dans l'inscription seraient, en conséquence, Antonin et Marc-Aurèle.

Une autre inscription de la même ville de Gerasa publiée dans le même recueil<sup>3</sup> doit, d'après sa teneur même, être sensiblement contemporaine de celle-ci; or, elle est datée de l'an 142, par conséquent d'une ère qui ne saurait être la même. Ici encore, l'ère de Bostra nous rejeterait trop bas (248 J.-C.), si, du moins, l'on maintient les leçons données par la copie: **BMP** et **BMP**; si, au contraire, l'on était autorisé à corriger ces lettres

1. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine*, 1896, vol. II, p. 266 et p. 345.

2. Voir plus loin, § 9.

3. *Revue biblique*, 1895, p. 384, n° 25.

numériques en **MB** — c'est une question à examiner sur l'original ou un estampage — on obtiendrait une date sensiblement concordante avec celle de l'inscription précédente, l'an 42 de l'ère de Bostra nous reportant à l'an 148 J.-C.

CHARLES CLERMONT-GANNEAU.

(A suivre).

---